La démission du général André et la presse

Si le général André lit les journaux, il a dû passer une bien mauvaise matinée, car la presse n'est pas tendre pour lui.

Le Figaro :

Ecrasé par les révélations du *Figaro*, convaincu de mensonge par le cinglant dossier de M. de Villeneuve, flagellé par les véhémentes protestations de MM. Millerand, Leygues, Ribot, Barthou, Vazeille, giflé par M. Syveton, souffleté par le pays, abandonné par ses amis, renié par les ministres, ses complices, puis vomi par eux, le général André disparaît dans l'universel dégoût.

Le Gaulois :

« Je ne partirai que sur un vote de la Chambre », disait, il y a trois jours, le général André.

Il est parti sur une paire de gifles; c'est le dénouement qui convenait à une telle carrière.

Le ministère qui approuvait et couvrait tous ses méfaits, que nous ne cessions depuis quatre ans de dénoncer et de flétrir, a reconnu qu'en dépit des efforts tentés par la Franc-Maçonnerie, l'armée n'était pas assez avilie pour subir la direction d'un soldat qui défère une paire de soufflets aux tribunaux répressifs.

L'Echo de Paris :

Si le général André est coupable d'avoir organisé la délation dans l'armée et a été blâmé par la Chambre, M. Combes qui d'abord l'a couvert et [illegible], a été, en outre, amplement dénoncé, est aussi responsable que lui, aussi coupable que lui et mérite le même [illegible].

Or, seul, le ministre de la Guerre s'en va. On fait la part du feu. Le Cabinet est atteint dans son président comme dans un de ses membres; celui-ci est sacrifié par celui-là. Il a fallu, en effet, beaucoup d'insistance de sa part, raconte-t-on, pour obtenir la démission. Que veut dire cette comédie?

La clé est facile à trouver. Le grand maître du jour, M. Jaurès, veut à tout prix maintenir le gouvernement qu'il dirige dans la coulisse. Il a vu la situation périlleuse dans laquelle il se trouvait et compris que si telle ou telle combinaison de demain réussissait, c'en serait fait de son omnipotence.

L'Eclair :

Le général André a été l'objet des imputations les plus précises et les plus graves; on a produit contre lui des faits absolument démontrés, appuyés de documents abondants et authentiques : rien n'a pu, ni le mettre en échec devant la Chambre, ni décider le président du Conseil à se séparer de lui. Et voici qu'une paire de soufflets a fait ce que tant d'attaques fondées sur tant de bonnes raisons n'avaient pu faire. Alors comment sommes-nous gouvernés et ce régime de pantomime anglaise mérite-t-il encore le nom de parlementaire ?

L'Intransigeant :

Ce serait une erreur de croire que l'expulsion du cuisinier en chef innocentera ses casseroles. Nous avons entre les mains dix-huit mille fiches de dénonciation composées et rédigées en moins de deux ans.

Le Matin :

La vérité toute simple, la vérité qu'il faut crier bien haut, c'est que la délation, d'où qu'elle vienne et quel que soit le parti au profit duquel elle s'exerce, est odieuse à ce pays. C'est que tout ce qui ressemble à cette honteuse pratique doit disparaître sans retour de l'administration républicaine. C'est que l'armée, où la France compte d'unanimes dévouements, doit être une école d'abnégation et de courage, où tous les loyaux concours soient acceptés, sans étiquette, et où le seul devoir politique à imposer aux chefs comme aux soldats soit le respect de la République et l'obéissance aux lois.

La République française :

On n'a jamais vu dans l'Histoire un gouvernement profiter de cette facile et malpropre manœuvre, consistant à jeter à l'eau, en cours de route, un ministre qui n'a fait, d'ailleurs, rien autre chose que ses collègues, avec leur complet assentiment. Il ne résultera de tout cela, vous verrez, qu'un peu plus de déconsidération pour l'équipe entière.

Le ministère Combes sombrera, comme il convient, sous un mépris général. Il sera payé largement pour son ingratitude envers le général André; il n'échappera pas plus que lui à la justice immanente qui vient à peine de commencer son œuvre.

Pour se consoler, le général André pourra lire l'*Action*.

Tout porte à le croire, et les termes mêmes de la lettre de démission, où André déclare qu'il ne veut pas être « une cause de désunion dans la majorité républicaine », indiquent suffisamment qu'il a été *sacrifié*.

A qui et à quoi ?

L'avenir nous le fera connaître plus tôt qu'on ne pense.

Pour nous, le départ du général André est une faute, et nous craignons qu'elle ne soit bientôt irréparable.

Nous avons blâmé, dès le premier jour, la reculade du « bloc » devant la stupide et odieuse campagne dite de la *délation dans l'armée*.

Nous blâmons de même aujourd'hui la reculade du gouvernement d'« action républicaine » devant les implacables menées d'une coalition sans scrupules.

Le Radical (M. Maujan) :

Le général André a donné sa démission..... par persuasion.

Les républicains — je ne parle pas de ceux du Parlement — seront douloureusement surpris de cette décision, qu'il eût été de bon goût de ne point prendre au lendemain de l'agression nationaliste de M. Syveton.

Le ministre de la Guerre pouvait descendre du pouvoir, la tête haute, après avoir répondu devant la Chambre; les gauches eussent acclamé l'homme qui, pendant cinq ans, avait collaboré avec toute sa bonne volonté, et non sans courage, à l'œuvre d'organisation républicaine.

On a préféré le faire sortir par la porte basse... Vraiment, il y a des gens qui ont montré, en cette histoire, un empressement déplorable, en même temps que le sens politique le plus médiocre.

M. Maujan est surtout furieux de n'être pas le successeur du général André.

L'Aurore (M. Clémenceau) :

M. Combes a *démissionné* le général André. M. le président du Conseil est tombé dans cette illusion de croire que la faiblesse du Cabinet venait de la présence du général André au ministère de la Guerre. Il a donc conçu tout aussitôt et réalisé la pensée de se débarrasser du collègue fâcheux dont il a connu et encouragé, tacitement au moins, toutes les fautes. Le malheureux guerrier s'est vu, en conséquence, assiégé chaque jour par une troupe d'*amis* qui lui conseillaient le départ. Il a fait quelque résistance, puis il a capitulé sans les honneurs de la guerre. M. Berteaux le remplace. Je lui fais tous mes compliments de son courage. Pour ce qui est de ses nouveaux collègues et de leur chef, ce n'est pas pour le courage dont ils ont fait preuve en cette circonstance que leurs noms passeront à la postérité. Renvoyer par la porte basse, dans un intérêt personnel, le ministre de la Guerre sous les coups de M. Syveton, c'est, tout justement le contraire d'un acte de bravoure. Il y a même un mot pour désigner cette totale absence d'héroïsme, un mot connu, que, heureusement, au moment de l'écrire, je me trouve avoir oublié.

Le départ du général André chagrine la *Petite République*, mais l'arrivée de M. Berteaux la rassure. De même, M. Jaurès, dans l'*Humanité*, estime que la succession du général André ne pouvait être confiée « à des mains plus fermes que celles de M. Berteaux. »

La Lanterne :

Avec M. Berteaux, nous revenons à la tradition républicaine, qui veut que le ministre de la Guerre soit un civil, placé en dehors et au-dessus de toutes les camarillas militaires et de toutes les coteries de bureaux. Seul, un ministre civil peut avoir, à l'heure présente, assez d'énergie et d'indépendance d'esprit pour mener à bien l'œuvre à peine ébauchée de la démocratisation de l'armée. A ce point de vue, les derniers discours du nouveau ministre en faveur des officiers républicains, autant que son passé politique, nous répondent de ses intentions. M. Berteaux sera un ministre énergique, et la faction cléricale qui reprenait espoir trouvera, nous voulons le croire, à qui parler.

Le *Rappel*, organe des dissidents du « bloc » :

M. Combes essaye donc de réparer sa maison, qui menace ruine; il arrache ce moellon fatigué : le général André, et le remplace par cette pierre neuve : M. Berteaux. C'est le fait d'un mauvais architecte : les bâtisses « reprises par en dessous » ne valent jamais rien. Or, le général André était une des assises du ministère actuel; sa disparition amènera l'effondrement du Cabinet.

Terminons cette revue des journaux par une interview du ministre démissionnaire, que publie le *Gil Blas* :

— Mais comment cela s'est-il fait? Quelles raisons dernières vous ont déterminé?

— Chut! Je ne veux rien dire qui puisse nuire à l'œuvre commune que le Cabinet, sans moi, doit continuer, rien qui puisse blesser ou amoindrir mon parti. Pourtant, il faut qu'on sache ceci : jamais je n'aurais cédé devant l'opposition cléricale. C'est à la majorité seule, au « bloc », aux dissidences que je veux rallier, maintenir autour du drapeau, que je sacrifie mon besoin d'activité, mon goût de la lutte. A aucun prix, je n'ai voulu que ma personne fût une cause de dispersion, de diminution du faisceau républicain. Ce qui m'arrive, je l'avais prévu dès mon entrée aux affaires. Quand on a à accomplir de certaines tâches, il faut s'attendre, non seulement à la haine toute naturelle, légitime même, de ses adversaires, mais aussi, et surtout, au reniement de ses amis. Connaissez-vous cette nouvelle de Maupassant qui s'appelle *Boule-de-Suif*?

— Oui, mon général.

— Eh bien! Boule-de-Suif, c'est moi! Maintenant qu'on a profité de mes provisions, qu'on s'est repu de mon panier, qu'on a bénéficié de mes *flirts* parfois hasardeux, pour le salut commun, on ne me connaît plus, on s'écarte, on crie à l'immoralité, au scandale : c'est dans l'ordre.

L'état d'âme des Loges

Le correspondant parisien de la *Tribuna* envoie à ce journal la communication suivante, dont il serait cruel de priver le public français.

Ce correspondant a causé avec un dignitaire influent de la Maçonnerie sur la question du jour. Son interlocuteur a naturellement défendu avec énergie l'œuvre du Grand-Orient :

« Les officiers ne cachent pas leurs sentiments — affirme ce correspondant — et ils disent ouvertement qu'ils servent la France et non la République, et ainsi ils exercent sur les soldats une influence néfaste. A cet état de choses périlleux, tout remède est bon. »

Le dignitaire en Maçonnerie ajouta :

« Je confesse que le système, dit aujourd'hui des délations, peut heurter la susceptibilité de qui n'a point conscience des périls qui menacent les institutions; mais nous croyons que la seule erreur a été de ne pas tenir jalousement secrètes ces délations. Notre conduite est approuvée par toutes les Loges de France, et en voici la preuve : elles fournissaient les informations à Vadecard qui les transmettait au capitaine Mollin. L'approbation des Loges est si vive qu'il est même question de resserrer le lien qui unit les Loges françaises au Grand-Orient. Il y a plus. *Nous avons reçu des « Frères » de tous les rites qui se trouvent à l'extérieur des félicitations qui sont le prodrome d'une Ligue générale des francs-maçons de tous les pays contre le cléricalisme et contre la réaction.* Nous sommes décidés à poursuivre notre œuvre plus énergiquement que jamais, jusqu'à la complète épuration de l'armée, fallût-il une longue période d'années pour atteindre ce but.

« *Il faudra que l'on soit avec nous ou contre nous.* Pour cette raison, nous décréterons la déchéance de leur titre de franc-maçon — termine, en accentuant la voix, mon interlocuteur — tous les hommes politiques qui, comme Lockroy et Doumer, ont voté récemment contre le général André. »

Voilà qui en dit long sur l'état d'âme des Loges.

Les élections italiennes

Nous ne revenons pas sur la question du *non expedit*, si ce n'est pour mettre en garde contre une double exagération : quelques-uns ont déclaré que le *non expedit* était aboli; d'autres qu'aucune exception n'a été admise dans son application. La vérité est que le *non expedit* reste maintenu, mais que des raisons graves ont amené des autorisations et des tolérances locales.

L'*Avanti*, qui écume contre les « cléricaux », donne les statistiques suivantes : 29 socialistes entrent à la Chambre. A la Chambre dernière, les socialistes avaient précisément 33 sièges. 23 républicains au lieu de 27 sont élus. Quant aux radicaux, l'*Avanti* avoue qu'il est impossible de les classer aujourd'hui, et cet aveu est raisonnable. Il y a, de ce côté, les éléments d'un *parti nouveau*.

—o—

L'élection de M. Santini à Rome est pour la secte F∴ M∴ un coup douloureux. Dès le mois de juin dernier, les « frères » avaient décidé de le boycotter, et Dieu sait à quel dévergondage d'affiches, de manœuvres, de caricatures, etc., ils se sont livrés!

M. Ferri a eu 1 829 voix, M. Santini 2 353. — C'est une belle majorité! Or, il faut noter que les catholiques, pour la plupart, ne sont guère inscrits en vue des élections politiques; cette inscription est distincte de celle des élections administratives, et, pour l'une comme pour l'autre, il faut demander expressément l'inscription. Pas d'inscription d'office. On calcule qu'un tiers seulement des catholiques inscrits pour les élections administratives était porté sur les listes d'électeurs politiques. Ce tiers seulement a donc pu se rendre au mot d'ordre de l'*Unione romana*. La défaite maçonnique est donc plus profonde encore qu'il ne paraîtrait au premier coup d'œil.

B. Sienne.

Ça & Là

Morts d'hier

M. de Saint-Génis, ancien conservateur des hypothèques à Paris, 74 ans, château de la Rochette (Côte-d'Or). — M. Boule, colonel de gendarmerie, à Vendôme. — M. Desjeux-Vedie, administrateur de la Banque de France, à Tours.

Facultés catholiques de Lyon

De notre correspondant particulier :

« Lyon, 16 novembre. — Ce matin, à 9 heures, a eu lieu à la cathédrale de Lyon la cérémonie de rentrée des Facultés catholiques. 4 archevêques et 11 évêques y assistaient.

» Mgr Herscher, évêque de Langres, a lu un beau discours sur le péril doctrinal. »

Échos de partout

——— Le prince Georges de Grèce a été reçu hier par M. Delcassé, au ministère des Affaires étrangères, et aujourd'hui, à l'Elysée, par le président de la République.

——— L'Académie des sciences de Bavière a élu membres correspondants M. Omont, conservateur à la Bibliothèque nationale, et M. d'Avenel, de Paris.

L'émeute de Rio-de-Janeiro

Le mouvement révolutionnaire est écrasé. L'ordre est complètement rétabli.

Le sénateur Lauro Sodré et le député Barboza Lima, les meneurs du mouvement, se sont enfuis. D'autres insurgés sont détenus.

Il y a eu de nombreux morts et blessés.

La veille de l'émeute, le président du cercle militaire du Rio informa le gouvernement qu'une réunion secrète avait lieu au cercle en son absence, à laquelle assistaient les généraux Silveira et Travassos, le sénateur Sodré et les députés Barboza Lima et Varella. Vers 8 heures du soir, le général Travassos se rendit à l'Ecole militaire et exhorta les élèves à la rébellion. Il renversa l'autorité du commandant de l'Ecole, avec le consentement des officiers et des élèves; puis les rebelles marchèrent sur la ville. Un corps de troupe et de police vint à leur rencontre, et un engagement eut lieu, dans lequel le général Travassos fut blessé et son adjudant tué. Les cadets rentrèrent alors à l'Ecole et s'établirent sur les hauteurs voisines. A 2 heures du matin, la police et les troupes, soutenues par des navires de guerre, les attaquèrent. Les rebelles n'avaient plus de chef, le sénateur Sodré ayant disparu, et ils se rendirent. A 5 heures du matin, ils étaient tous prisonniers.

Une tentative, faite par le commandant Castro, pour soulever les élèves de l'Ecole d'artillerie, échoua, et le commandant fut arrêté.

Les grèves

Le Havre. — La situation de la grève n'a pas changé. Au cours de la grève, hier, les camionneurs ont coupé le câble retenant le chargement d'un camion passant sur la chaussée de Rouen; le chargement versa sur la voie publique, mais fut relevé peu après par deux autres camions qui continuèrent leur route sous une escorte de gendarmerie. Un contremaître et un ouvrier ont été frappés par les grévistes.

60 gendarmes sont arrivés.

La Compagnie transatlantique occupe ce matin tout son personnel habituel.

Lorient. — Les ouvriers des poudreries maritimes, dépendant de l'arsenal de Lorient, ont cessé le travail hier; ils réclament une diminution de durée de la journée de travail.

Le Bloc et les Césars

C'est une vieille tradition, dans le camp révolutionnaire, que de ne pas aimer les empereurs romains.

Les « grands ancêtres » de 1789 avaient un culte pour Brutus (un aristocrate, d'ailleurs). Ils révéraient également Tacite, l'historien (non moins aristocrate) qui a si éloquemment flétri les tyrans de Rome (après avoir, comme sénateur, voté docilement tout ce que ces tyrans avaient proposé au Sénat).

De nos jours, encore, lorsque les gens du bloc veulent exprimer leur haine des militaires, ils les appellent des « prétoriens ».

Beaucoup de gens qui fulminent contre les prétoriens ne savent pas trop ce que c'était; mais ils savent vaguement que les empereurs antiques s'appuyaient sur ces sergots à casque pour monter ou se maintenir au pouvoir. La haine du prétorien suppose donc toujours la haine du César.

Et pourtant — on ne saurait se lasser de le redire — jamais gouvernement ne ressembla autant que le nôtre à celui de ces fameux empereurs romains à qui nos vertueux jacobins ont cru devoir montrer consciencieusement les dents.

L'empire romain, c'était le triomphe de la centralisation. La centralisation, avec le bloc, atteint aujourd'hui son paroxysme.

Encore les Césars laissaient-ils une certaine liberté aux *municipes*. Une commune, aujourd'hui, n'est pas libre d'avoir l'école qu'elle préfère. Elle doit recevoir, de bonne ou de mauvaise grâce, l'instituteur qui lui est envoyé par César.

L'empire romain, c'était l'arbitraire, le « fait du prince » mis au-dessus des lois, ou plutôt ayant force de loi. De piquants aveux d'un gros bonnet de la magistrature nous ont appris naguère que telle est exactement la situation d'aujourd'hui.

L'empire romain, c'était l'exploitation des contribuables par le fisc pour la satisfaction de la populace romaine, à qui l'on donnait gratis des combats de gladiateurs. Aujourd'hui encore, toute la politique financière de la caste dominante consiste à soutirer de l'argent à l'ensemble des citoyens pour le répandre en faveurs injustifiées sur un clan fidèle, recruté dans les pires éléments sociaux du pays.

Mais l'empire romain, c'était encore le triomphe d'une institution superbement flétrie par ce cher Tacite : la mouchardise d'Etat.

Tibère, Néron, Domitien, avaient autour d'eux, en effet, une troupe admirablement dressée de délateurs, chargés de surveiller les notables et les fonctionnaires, et d'aller ensuite « vadécarder » au prince tous les détails intéressants qu'ils avaient pu recueillir.

Des sénateurs, au besoin, se chargeaient de cette sympathique besogne. On cite trois d'entre eux qui, pour mieux entendre une conversation supposée séditieuse, s'étaient cachés dans les lambris d'un plafond.

Les plafonds d'aujourd'hui se prêtent mal à ce genre d'enquêtes officieuses; mais, hormis ce petit détail pittoresque, n'est-il pas vrai que la délation, sous les Césars du XXe siècle, joue un rôle absolument analogue à celui qu'elle jouait sous les Césars d'autrefois ?

Le progrès moderne met, à la disposition des despotes actuels, des instruments précieux, tels que les domestiques et les concierges, qui n'existaient pas du temps des Romains. Car les esclaves d'alors étaient souvent dévoués à leurs maîtres, et il n'était pas toujours facile de les corrompre. Aujourd'hui, l'officier qui fait des confidences à un ami dans un café a besoin de baisser la voix pour que le garçon n'entende pas trop. La vie étant plus compliquée, il y a plus de murs et, par conséquent, plus d'oreilles, oreilles qui sont reliées électriquement, par un réseau de fils invisibles, au grand récepteur central du gouvernement. Ah! quel bond de joie auraient fait les Tibère, les Néron et les Domitien, s'ils avaient connu le métal perfectionné dont on fabrique aujourd'hui les casseroles!

Les Césars ne sont donc pas morts. Seulement, ils ont malgré tout moins de grandeur et de panache que ces illustres tyrans de l'antiquité. Néron était un artiste dans son genre. Ses successeurs ne sont plus que des goujats. Julien l'Apostat était au moins un général capable, qui ne faisait pas trop mauvaise figure devant l'ennemi. Les apostats de notre époque n'ont de bravoure disponible que devant des capuchons et des cornettes. C'est toujours la tyrannie du despote absolu, mais cette tyrannie emprunte des procédés mesquins et serviles qui eussent fait rire le moindre proconsul de Caligula.

Nous avons pour maîtres, à vrai dire, des diminutifs d'empereurs romains. La tête d'un Combes, par exemple, frappée de profil sur une médaille, ne donnerait pas trop mal l'idée d'un de ces monstres couronnés, mais dessiné ironiquement par un spécialiste de la charge. Au moral comme au physique, nous avons des caricatures de Césars.

D. Ego.

Léon XIII et la presse, d'après ses Lettres et Actes publics, 40 pages.

Le journaliste apôtre. *Rapports présentés aux Congrès de la « Croix » des années 1892, 1894, 1896*, par le P. Edmond Bouvy. 24 pages.

Une organisation paroissiale de la Bonne Presse. *Croisade d'honneur et de patriotisme*, par M. l'abbé Wallez. 16 pages.

Histoire d'une résurrection, par un missionnaire apostolique (M. l'abbé Coldre), 40 pages.

Ces brochures sont envoyées gratuitement sur demande.

La guerre russo-japonaise

La situation en Mandchourie

Le colonel allemand Gaedke qui suit les opérations de l'armée russe au compte du *Berliner Tageblatt* fait connaître très clairement, ce nous semble, la situation de cette armée. Voici comme il s'exprime :

La situation n'a point changé. Dans ces derniers jours, on a attendu le combat. L'artillerie a travaillé plus vivement qu'à l'ordinaire, mais les positions des deux partis sont si solidement fortifiées que malgré leur extraordinaire proximité, aucune attaque directe de l'un ou de l'autre n'est probable et ne pourrait réussir que par surprise.

L'armée russe est très fortement armée en artillerie légère et lourde. De puissantes défenses accessoires s'étendent partout devant le front des troupes qui occupent des tranchées avancées, dans lesquelles elles trouvent des abris sûrs, presque entièrement soustraits au feu de l'artillerie de campagne.

L'armée est aussi bien protégée contre le froid.

Depuis des semaines, partent incessamment de Moukden de longues théories de voitures chargées de couvertures, des vêtements chauds. La subsistance est bien réglée; l'état sanitaire est bon.

La possession de Moukden constitue un grand avantage pour l'armée russe.

Les troupes sont résolues, pleines de bonne volonté. On croit généralement que le gouvernement russe continuera la lutte jusqu'au succès définitif.

L'espèce d'armistice qui avait commencé à intervenir temporairement entre les troupes d'avant-garde a fait place à des hostilités répétées présentement. On tire sur tout but visible.

L'arrivée du « bien-aimé papa » Linievitch a produit sur les troupes une impression excellente.

L'armée russe a été de nouveau considérablement renforcée durant les dernières semaines.

Je suis disposé à croire que les Japonais ne pourront prendre l'offensive énergique avec quelque chance de succès que dans quelques semaines, après la chute de Port-Arthur, et que, d'autre part, le commandement russe ne frappera un nouveau coup aussi bien en Mandchourie qu'en Corée, que lorsqu'il disposera d'une supériorité écrasante et définitive.

Les grands chocs demeurent toujours possibles, mais le dénouement militaire pourra difficilement avoir lieu avant le printemps prochain.

Saint-Pétersbourg, 16 novembre. — L'inaction continue sur le front de l'armée de Mandchourie. Aucun sérieux engagement ne s'est produit; il n'y a seulement que des escarmouches.

Cependant le feu de l'artillerie continue sur le flanc droit, où l'on se sert des mortiers et des canons de siège, presque sans résultats, d'ailleurs. Les Japonais paraissent, toutefois, se préparer à une très prochaine offensive; leurs déplacements continuent et ils se portent principalement vers l'aile gauche russe.

A Port-Arthur

Le correspondant des *Birjevia Viedomosti* télégraphie de Chefou le 15 novembre que la prise du fort d'Itsu-Chan aurait un grand succès pour les Japonais; mais qu'ils n'y sont pas encore. Ce fort est comme la clé des défenses intérieures. Et rien ne confirme qu'ils se soient emparés de cette clé.

Du reste, le même correspondant assure que les Japonais qui sont à Chefou reconnaissent que Port-Arthur peut tenir jusqu'en janvier.

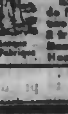
Si de ces paragraphes les deux premiers s'appliquent à vous ou aux vôtres, vous intéressant, les 3e et 4e vous intéresseront plus particulièrement encore.

SYMPTÔMES : « Elle rendait le peu qu'elle absorbait, avait la fièvre, son sommeil était troublé par une toux opiniâtre ».

MALADIE : « Rhume, suite de Rougeole ».

REMÈDE : « *Émulsion Scott* ».

PREUVE : « Ma petite Jeanne eut plusieurs rechutes après la rougeole. Lui ayant enfin donné de l'Emulsion Scott, je pus noter un mieux dès le troisième jour du traitement; elle ne toussait plus la nuit et moins dans la journée. Je poursuivis la cure avec l'Emulsion Scott et maintenant ma Jeanne se porte à merveille; l'Emulsion Scott, qui pour elle était une gourmandise, l'a parfaitement tirée de ce mauvais pas ». *D'une lettre reçue de M. Bourges, à Neyrac-les-Bains (Ardèche).*



Marque de Fabrique.

Exigez bien le flacon Scott portant la marque de fabrique : le pêcheur tenant sur son épaule une grosse morue. Echantillon franco contre 0 fr. 50 de timbres adressés à l'Emulsion Scott (Delouche et Cie) [illegible], rue Saint-Honoré, Paris.

Dans la même dépêche, nous trouvons cette nouvelle :

« D'après des informations de source sûre, le général Nogi serait dangereusement malade. »

Nous enregistrons simplement la nouvelle qui sera peut-être démentie demain, comme une dépêche de Tokio dément en le traitant de « ridicule » celle qui annonçait, il y a quelques jours, la mort du général Kuroki.

Il paraît que les détachements de l'armée de Nogi, qui avaient été envoyés en Mandchourie, sont revenus à l'armée de siège, parce que le maréchal Oyama a reçu des renforts venus directement du Japon.

Nouvelles diverses

— Les Russes ont bombardé hier avec des pièces de siège la gare de Chotto. 500 gros obus ont été lancés sur la plus forte des positions japonaises, afin de mettre obstacle aux travaux de fortification que depuis un mois les Japonais exécutent sur ce point afin de protéger cette gare qui assure leur retraite.

— Moukden, 15 novembre soir. — L'amiral Skrydloff est revenu à Moukden et a eu un long entretien avec Kouropatkine. La canonnade a cessé. Les Japonais installent un grand nombre de pièces de siège.

Londres, 15 novembre. — L'emprunt japonais a été couvert entre 8 et 10 fois.

— Washington, 15 novembre. — Le prince japonais Fushima, frère adoptif du mikado, a visité M. Roosevelt et lui a transmis les vœux et les félicitations de l'empereur. Le prince Fushima a constaté que des relations excellentes existaient entre le Japon et les Etats-Unis. M. Roosevelt a exprimé ses souhaits pour la prospérité du Japon.

— Berlin, 16 novembre. — La proposition des Etats-Unis relative à une réunion de la Conférence de la paix n'a aucune chance de succès : La Russie a refusé d'y participer tant que durera la guerre.

Londres, 16 novembre. — L'enquête de l'incident de Hull est commencée à Hull. — Le chef de la flotte des chalutiers a affirmé qu'il n'y avait à bord de ces navires ni Japonais ni munitions, et qu'on ne leur avait jamais fait proposition d'en avoir à bord. Les cales des chalutiers sont, du reste, trop petites, pour y cacher des engins de guerre.

Londres, 16 novembre. — Le général Stœssel aurait été blessé et forcé d'aller à l'hôpital. Toutefois, ce héros russe refuse de se démettre et ordonne à la garnison de ne jamais se rendre.

Nouvelles du jour

L'enquête à Hull. — Elle continue. Le chef de la flottille ajoute à sa déposition d'hier que le feu des Russes dura environ une demi-heure et que pendant ce temps un bâtiment étranger passa à droite du navire où il se tenait. Il ne peut pas dire à quelle nationalité appartenait ce navire.

Le siège de Port-Arthur. — On câble de Chefou au *Daily Telegraph* le 15 novembre :

Un voyageur arrivé de Port-Arthur dit que les 3, 4 et 5 novembre, les Japonais, au nombre de 15 000, essayèrent d'enlever les forts du Nord. Les navires présents dans le port appuyaient les troupes russes. Les Japonais furent repoussés avec une perte de 12 000 tués et blessés.

Les vaisseaux sont tous en bon état. Il n'y a pas de vivres frais dans la ville, mais les autres approvisionnements sont abondants.

Mort du fils de M. de Nélidof. — Une douloureuse nouvelle arrive de Dakar. Le fils de M. de Nélidof, ambassadeur de Russie à Paris, vient de mourir dans cette ville des suites du typhus qu'il avait contracté à bord du bateau-hôpital *Orel*.

— Du *Daily Mail*. — On lui mande de Chefou que les contre-torpilleurs russes sont rentrés au port pendant la tempête et sont ancrés à un quart de mille de la côte.

— De Chefou, 16 novembre. — Au milieu d'une violente tempête de neige on a entendu le bruit d'une violente canonnade. Une demi-heure après, le contre-torpilleur russe *Rastoropny* est entré dans le port. On croit qu'il cherchait à échapper à la poursuite des Japonais.

Le capitaine du croiseur chinois *Hai Yung* s'est rendu à bord et a eu un entretien avec le commandant du *Rastoropny* qui a jeté l'ancre à l'endroit même où se trouvait le *Rechitelny* lorsque celui-ci fut capturé par les Japonais.

A la suite de la réponse qu'il a reçue de Saint-Pétersbourg, le capitaine du *Rastoropny* a avisé le prince Tching qu'il désarmera.

Des croiseurs japonais veilleraient en dehors du port.

Le contre-torpilleur russe *Rastoropny* a apporté le *Novi Krai* qui raconte qu'un contre-torpilleur japonais posant des mines le 11 novembre a été surpris par le *Retvizan* et coulé.

— Du *Times*. — On lui mande de Tokio, 15 novembre, que toutes les nouvelles de Port-Arthur concordent à attribuer le principal mérite de la défense au général Fock qui commande la gauche des Russes.

— Du quartier général de Nogi, 15 novembre : Les espions racontent que les rations ont été réduites à Port-Arthur. Les Russes seraient à court de munitions pour leurs grosses pièces de siège. L'occupation de la crête du fort oriental aurait pour résultat la capture de Port-Arthur dans une quinzaine de jours. Le froid et le manque de vivres rendent improbable, de l'avis des Japonais, une plus longue résistance.

— *La flotte russe.* — Dakar, 16 novembre. — La flotte russe a dû partir ce matin. Elle fera du charbon au Damaraland et à Diégo-Suarez.

CHEVEUX CLAIRSEMÉS allongés et rendus touffus, par l'*Extrait capillaire des Bénédictins du Mont Majella*, qui arrête aussi la chute et retarde la décoloration. 6 fr. le flacon, f° mandat, 6 fr. 85, à l'administrateur Senet, 35, rue du Quatre-Septembre, à Paris.

Nous rappelons à nos amis que toutes les productions de la Maison de la Bonne Presse sont en vente à **Rome** *chez* **MM. Jonquières et Datti**, *libraires, 35, piazza S. Luigi dei Francesi; chez* **M. Alfonso Beretti**, *3, via della Minerva; chez* **M. Nazzareno Beretti**, *68, piazza della Minerva, et chez* **M. Beretti**, *piazza San-Pietro.*

La CROIX se trouve aux mêmes adresses et à la librairie de la place d'Espagne.

Le Catéchisme en images

COLLECTION UNIQUE

Demander les renseignements 5, rue Bayard.

Feuilleton du 17 novembre 1904 — 3 —

Les deux Yvonne

Au bout d'un certain temps, comme il arrive toujours, les enfants se partagèrent en deux camps : les petites filles allèrent s'installer sous une charmille, pour jouer à la poupée, et les petits garçons commencèrent, tous ensemble, une joyeuse partie de barres.

Puis Louisa les appela pour goûter; mais alors Lucien qui cherchait Yvonne ne la trouva plus, et personne ne put lui dire où elle était allée.

Elle était d'abord restée auprès d'une fillette brune, vive et bavarde qui, se trouvant mal à l'aise avec la petite muette, n'avait pas tardé à l'entraîner dans un groupe bruyant.

Yvonne ne s'y plaisait pas. Un besoin subit de solitude et de silence lui était venu; elle s'éloigna sans être remarquée, et se mit à longer le bord de la haie, regardant à travers le feuillage, les eaux dormantes et tranquilles de l'étang.

Cette vue l'attirait et, presque malgré elle, poussant la petite porte, elle se trouva dans le chemin.

Elle demeura un instant rêveuse, charmée par la splendeur du paysage, ravie de la douceur pénétrante de cette journée, puis, sans presque s'en rendre compte, elle se mit à marcher devant elle et se trouva tout à coup en pleine campagne.

Autour d'elle, aussi loin que s'étendait la vue, c'était l'herbe rase des prés, où s'épanouissaient par milliers ces fleurs violettes d'automne qu'on appelle veilleuses.

Puis, tout au fond de l'horizon, par delà les grands bois, la ligne bleue des Vosges, avec leurs sommets arrondis qui se détachaient nettement sur l'azur pâle du ciel.

Yvonne se sentait heureuse, comme elle ne l'avait pas été depuis longtemps.

De temps en temps, derrière un buisson, elle apercevait un troupeau de grands bœufs aux poils roux qui paissaient tranquillement, et cela lui rappelait les heures où elle parcourait la campagne avec son amie, et où les petites vaches normandes levaient la tête à leur passage, pour fixer sur elles le paisible regard de leurs grands yeux ronds.

Elle arriva ainsi jusqu'à la ligne du chemin de fer, et s'arrêta pour l'examiner.

Les trains ne s'arrêtaient point à Bel-Etang; mais ils n'en passaient pas moins à peu de distance, et de l'habitation de M. Flaviel, on entendait très bien le sifflement aigu des locomotives.

Justement, au moment où Yvonne arrivait près de la voie, un bruit sourd annonçait qu'une lourde machine ne tarderait pas à paraître, et peu de secondes après, un train passait à quelques mètres de la petite fille.

Sa vitesse assez modérée permettait à l'enfant de bien le voir, et elle regardait, amusée, les compartiments qui défilaient un à un, et derrière lesquels les voyageurs montraient tour à tour leurs visages joyeux ou mélancoliques.

Et voilà que, tout à coup, Yvonne demeura saisie, les yeux dilatés, les mains tendues en avant par un geste passionné, puis, de sa gorge contractée, par un violent effort, un cri sortit : « Mimi! »

Elle ne s'était pas trompée : cette petite fille, couverte de haillons aux couleurs voyantes, qui appuyait tristement contre la vitre son front aux jolies boucles brunes, c'était bien sa petite compagne, c'était l'enfant perdue, c'était Mimi!

Yvonne aurait voulu la retenir; elle aurait voulu arrêter ce train impitoyable qui l'entraînait; mais il s'éloignait, rapide, avec un sifflement moqueur, il s'en allait vers l'Allemagne où on emmenait sans doute l'enfant volée, et Yvonne, éperdue, tomba sans connaissance sur le bord de la route.

Pendant plusieurs heures, elle demeura là, dans l'herbe que la vapeur du soir rendait maintenant tout humide; le brouillard enveloppait la campagne, faisant vague et indécise la forme des objets et, tout à coup, une voix enfantine s'écria :

— Voyez donc, miss Mary, là, tout près de nous, on dirait une petite fille couchée sur le bord du fossé.

Une grande personne maigre, enveloppée dans un manteau en caoutchouc et le visage caché par une épaisse voilette, se pencha sur Yvonne et répondit :

— Seigneur! vous avez raison, miss Marguerite. Mais cette enfant est évanouie, il faut la secourir!

Elle s'agenouilla près d'Yvonne et sortit de sa poche un flacon de sels qu'elle lui fit respirer.

— Ce n'est pas cela qu'il lui faut, dit d'une voix résolue la fillette qui l'accompagnait; cette pauvre petite est transie; voyez, sa robe est toute mouillée. Il faut l'emmener au plus vite. Jean doit nous attendre près de la croix grise avec la voiture; je cours le chercher et je reviens à l'instant.

— Mais, miss Marguerite, s'écria l'Anglaise avec une véritable expression d'effroi, vous ne pouvez pas aller ainsi toute seule; il fait presque nuit à présent, et nous ne connaissons pas encore le pays.

Ces paroles étaient inutiles, car l'enfant était déjà loin, elle courait sur la route déserte, et elle disparut bientôt dans le brouillard.

Force fut à l'institutrice de l'attendre, et peu de temps après, un roulement de voiture lui annonçait que Marguerite avait trouvé le vieux domestique et qu'il revenait au plus vite avec elle.

Il descendit de son siège et, saisissant Yvonne dans ses bras, la déposa, toujours évanouie, sur une banquette; la voiture partit au galop, et bientôt on aperçut le village où, de tous les côtés, s'allumaient des lumières, brillant comme des étoiles dans l'obscurité. En arrivant aux premières maisons, la calèche ralentit sa course, et une exclamation retentit tout auprès poussée par une voix d'enfant :

— La voilà, papa! la voilà!

C'était Lucien qui, plutôt par intuition que parce qu'il la voyait, avait reconnu Yvonne.

Bien vite, on la transporta sur son lit, et l'Anglaise expliqua comment elle l'avait trouvée.

— Miss Marguerite, ajouta-t-elle, est la fille de M. Mérian, le nouveau propriétaire de l'*Eglantine*, nous sommes donc vos proches voisins.

Marguerite ne voulait pas s'en aller avant de voir Yvonne revenue à elle, mais l'évanouissement de l'enfant se prolongeait, et elle dut la laisser, en partant, toujours aussi pâle et aussi glacée entre les mains du docteur qu'on avait couru chercher.

En bas, les jeunes invités, réunis dans la salle à manger, se sentaient sous le poids d'une pénible anxiété; ils avaient à peine touché aux fines pâtisseries servies par Louisa, et ils se serraient les uns contre les autres sans oser remuer.

Enfin la porte s'ouvrit et M. Flaviel parut.

— Tranquillisez-vous, mes enfants, dit-il, la petite Yvonne est retrouvée; mais elle est malade, et il ne faut pas faire de bruit.

Elle était retrouvée; mais dans quel état! elle n'était revenue à elle que pour ouvrir de grands yeux égarés et pour balbutier, d'une voix incohérente, d'incompréhensibles paroles.

— Elle parle! cria Lucien et, saisi d'une immense émotion, il tomba à genoux en sanglotant.

Son père, aussi bouleversé que lui, répétait :

— Mon Dieu! mon Dieu! que s'est-il donc passé?

Ils étaient seuls, à présent, auprès d'Yvonne; les domestiques assourdissaient leurs pas dans le vestibule, et le silence le plus complet régnait dans la maison, que les jeunes invités avaient quittée, un à un, au grand soulagement de leurs hôtes.

Pendant de longs jours ce fut ainsi. L'enfant, saisie par le froid, dans cette herbe mouillée dont la fraîcheur avait pénétré ses vêtements, fut gravement malade d'une fluxion de poitrine, et quand elle se releva, elle était si faible, si changée, qu'elle ne quittait son lit que pour passer de longues heures dans un fauteuil, auprès d'un bon feu.

Elle écoutait le vent qui gémissait dans les corridors ou la pluie qui fouettait les vitres, et sa jeune âme, un instant épanouie, se repliait maintenant sur elle-même, comme une fleur délicate qui s'ouvrait au soleil, et que les premières gelées ont flétrie.

Chaque matin, Lucien se rendait à la ville où il fréquentait l'école des Frères, et lorsqu'il revenait, empressé et charmant, elle l'accueillait avec un sourire, avec une expression plus douloureuse encore dans ses grands yeux profonds.

Ses devoirs terminés, il s'asseyait près d'elle et, dans l'espoir de la distraire, lui racontait de longues histoires; mais, dans les récits de Lucien, il s'agissait presque toujours d'enfants volés, maltraités et battus; la petite fille, sérieuse et triste, écoutait avec un intérêt déchirant, inscrivant au fond de son âme les moindres détails, puis, quand elle était seule, elle se redisait une navrante histoire dont l'héroïne était toujours la même.

Elle la voyait si malheureuse qu'elle en pleurait; mais quand Lucien parlait, elle retenait ses larmes : si le petit garçon les avait vues, il aurait cherché pour Yvonne des contes plus gais, et elle ne voulait pas, car elle se disait :

— Peut-être qu'un jour, après m'avoir raconté tout ce que souffrent les enfants perdues, il me dira aussi quand on les retrouve ce qu'on fait des petites filles qui ont pris leur place!

(*A suivre.*)

Gabrielle Manet.

(Droits de traduction et de reproduction réservés.)